

# Derrière la guerre propre

**Roman.** Installée en Suisse après avoir quitté l'Albanie en 1988, Elvira Dones revient sur le printemps 1999 au Kosovo encore dans l'étau serbe.

ALAIN FAVARGER

P

Petit rappel: on est en mars 1999. Pristina, la capitale du Kosovo, est encerclée par les Serbes. L'armée de Milosevic réprime à tout va le désir d'indépendance des Kosovars. Les milices ont carte blanche pour mener à bien leurs basses œuvres. Le président Clinton engage alors l'armée américaine à bombarder les positions du maître de Belgrade pour pousser les Serbes à la négociation et leur faire lâcher le Kosovo. Une guerre courte, à coups de frappes chirurgicales, n'évitant pas toujours les bavures ou dommages collatéraux.

L'objectif poursuivi par les Américains sera certes atteint, mais pendant cette intervention les civils kosovars ont été particulièrement exposés, leur sort ne tenant qu'à un fil. Exactions et atrocités sans nom ont en effet marqué pendant ce printemps la vengeance serbe. C'est cet envers douloureux d'une petite guerre propre, «parfaite», qu'Elvira Dones a réussi à traduire dans un roman bref d'une folle intensité, publié dans sa version originale en 2010 en italien.

Au centre du roman, trois femmes: Rea, une étudiante en lettres, Nita, une universitaire et chercheuse kosovare et sa sœur Hana. Restées à Pristina au cœur des événements, les voilà toutes les trois coincées dans l'appartement de Nita. Il n'y a plus d'eau, plus d'électricité, plus de téléphone. Elles sont aussi sans leurs hommes. Celui de Rea, journaliste et militant de la cause indépendantiste, doit échapper de son côté à la vindicte des Serbes et finit par se retrouver dans un camp de réfugiés en Macédoine. Nita, elle, est nostalgique de son ex, un intellectuel serbe, qui a peut-être choisi le chemin de l'exil. Quant à Hana, elle est sans nouvelles de son mari et de ses deux enfants qui ont été enlevés.

Sur ce, la guerre bat son plein, en plein exode des gens de Pristina, s'engouffrant dans les



Elvira Dones signe un roman d'une folle intensité, qui donne voix aux victimes d'une guerre implacable. DR

postes de contrôle laissés ouverts par les Serbes. En fait un vrai piège, de nombreux fugitifs étant arrêtés plus loin, dévalisés, sinon massacrés par des milices ou des bandes armées. Bexhet, le mari de Hana, y trouve ainsi la mort, froidement abattu par un type qui convoite sa voiture, cependant que ses enfants sont entraînés dans une spirale de tribulations infernales.

## Chronique implacable

Jouant sur la simultanéité et la juxtaposition des points de vue tout au long de ces semaines chaotiques, Elvira Dones livre une chronique de guerre implacable. Elle y ajoute le maelström émotionnel qui a saisi la parentèle et les proches des protagonistes vivant en exil à l'étranger. Comme Arlind, le frère de Bexhet, qui vit depuis six ans déjà au Tessin et y étudie l'architect-

ture. Ou Hamza, le frère de Nita, qui, lui, est à Londres avec sa mère. Tous inquiets de la tournure des événements, cette intervention militaire occidentale conçue pour apporter la liberté aux Kosovars, mais qui dans un premier temps aggrave leur sort en exacerbant la rage des Serbes.

## Le mal absolu

Elvira Dones donne corps à l'angoisse et dépeint la barbarie dont le XX<sup>e</sup> siècle aura été le théâtre infernal jusqu'en son ultime année. Triomphe absolu du mal au cœur des ténèbres, dont les pages sur le martyre de Fatmir et Blerime, les enfants de Hana, devenus les jouets du sadisme de leurs tortionnaires serbes, sont parmi les plus dures à lire. Mais littérairement exactes, ajustées à l'horreur qu'elles décrivent comme à l'effroi qu'elles suscitent dans la conscience du lec-

teur. Atterré devant ce déchaînement des plus vils instincts que la guerre et le mépris de l'autre, au nom d'idéologies dévoyées, rendent possible.

On pensait avoir tout lu des récits de guerre. Et voilà que surgit ce livre d'Elvira Dones, concis, sobre, qui ravive le souvenir de cette misérable guerre des Balkans, la énième après celles de 1912-1913, et après d'autres atrocités en ces lieux, entre 14-18 et 39-45. Or la force ici, c'est que la romancière donne une voix aux assiégés, aux civils et aux femmes en particulier, qui entendent pleuvoir les bombes censées les libérer, mais doivent d'abord et encore une fois endurer les sévices des futurs vaincus, rendus fous à l'idée de perdre «leur Kosovo», qui avait servi de mythe fondateur à la nation serbe. I

> **Elvira Dones**, *Une petite guerre parfaite*, Ed. Métailié, 179 pp.

ANTOINE JAQUIER

# Adolescence en tristes mirages

DIDIER FOLLIN

L'écriture directe, dépouillée et crue du premier roman d'Antoine Jaquier emporte le lecteur dans une descente aux enfers. «Il n'a jamais été question d'une autobiographie, c'est juste une invention, un semblant de roman, une histoire de fous.» Cette histoire-là, c'est celle de Jack, un ado de 17 ans, imbibé d'alcool depuis ses 14 ans. Un ado qui se frotte à la vie par intoxication. Un ado qui fuit on ne sait trop quoi. C'est aussi l'histoire de ses potes, Steph, Manu, Tony, Bob, Madee et Chloé, son âme sœur. Tous plus ou moins paumés et drogués.

Cette jeunesse se défonce à la dope et à la baise, aux hallucinations et aux rêves d'amour. Fantasme d'une autre réalité, échappatoire. Joint, alcool et drogue donnent un semblant de sens à leur vie. Arrive un jour une lueur, un projet: quitter le pays de Vaud, partir loin, en Thaïlande, au Vietnam, ailleurs! Le groupe tente un braquage dans deux villages, empoche le pactole et s'envole enfin pour Bangkok.

Cette fuite en avant n'est pourtant qu'un mirage, une illusion de plus. Dans ce pays «puant», entre les tuk-tuk de la mort, les odeurs de cadavres et les moines dealers, le sexe et la drogue sont partout. D'overdose en overdose, Jack tréssaille, danse avec la mort et perd pied avec la réalité. Son adolescence s'effrite dans la succession de rencontres et d'expériences aussi douloureuses que nauséabondes, jusqu'au jour où un passage en Suisse s'impose. Retour au pays de Vaud, semaine au Paléo et énième overdose, la bande se dissout peu à peu et la mort rôde, proche, glauque et inévitable.

Durant son dernier voyage dans la lointaine et exotique Thaïlande, Jack se retrouve seul, décharné et sans envie. Ses potes

sont partis, fauchés les uns après les autres. Ils sont tous morts. Le junkie connaît la lassitude, l'ennui. Tout en lui s'est consumé. Ne reste que le constat amer, sa vie, «un gros morceau de m...», et cette question existentielle: «Qui de Dieu ou du diable est le plus puissant?»



Avec *Ils sont tous morts*, Antoine Jaquier livre un texte sombre au langage efficace. De la campagne vaudoise de la fin des années 80 aux bas-fonds des villes de Thaïlande, il emmène son lecteur sans l'épargner, le fait s'abaisser vers les zones marécageuses de notre société et lui décrit les errances de l'âme. Celle qui s'évapore dans les brumes opaques, les poudres blanchâtres et les mélanges envoûtants. Celle qui s'égare avant de céder. Les pages se tournent rapidement, la terrible crudité des mots heurtant et fascinant le lecteur devenu à son insu un membre de ce groupe marginal. Un récit poignant et dérangeant, une écriture vive et poétique, en bref, un roman désespéré et puissant. I

> **Antoine Jaquier**, *Ils sont tous morts*, Ed. L'Age d'Homme, 278 pp.

PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

## «Plonger» sort vainqueur

Christophe Ono-dit-Biot a reçu jeudi le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Plonger* (Gallimard). Cette récompense ouvre la saison des prix littéraires, marathon unique au monde et très prisé des Français. Cet agrégé de Lettres a été choisi par onze voix, contre quatre à Thomas B. Reverdy pour son roman *Les Évaporés* et trois à Capucine Motte pour *Apollinaria, une passion russe*, a précisé l'Académie.

Né en janvier 1975 au Havre, au nord de la France, Christophe Ono-dit-Biot est directeur adjoint de la rédaction de l'hebdomadaire *Le Point*. Il a déjà publié quatre romans: *Désagrégé(e)* en 2000, Prix La Rochefoucauld, *Interdit à toute femme et à toute femme* en 2002, *Génération spontanée* en 2004, Prix de la Vocation, et *Birmane*, Prix Interallié 2007, récompense qu'il avait dédiée au peuple birman.

«C'est très émouvant de recevoir ce prix dans ce temple de la culture, pour un livre qui est justement un roman de la transmission, de l'émerveillement face à la beauté, a dit l'auteur à l'allure juvénile. *Plonger* est un roman pour faire comprendre que la culture de l'ancien monde est éternelle et nécessaire pour appréhender le présent et l'avenir,

a-t-il ajouté. Mon combat c'est celui de la culture et de l'héritage», a-t-il insisté, tout en se défendant d'être «passéiste». Journaliste et écrivain, il a comparé le «sprint» de l'enquête au «marathon» de l'écriture littéraire.

**Dans ce roman touffu**, César est journaliste. Il enquête sur la mort de sa femme qu'il a passionnément aimée, partie pour une destination inconnue en abandonnant leur petit garçon, Hector. Son père relit d'ailleurs *L'Illade*.

«Ils l'ont retrouvée comme ça. Nue et morte. Sur la plage d'un pays arabe. Avec le sel qui faisait des cristaux sur sa peau», écrit l'auteur en préambule à *Plonger*, une œuvre de 400 pages où la mer et les requins tiennent une place énigmatique.

De l'Europe au pays d'Aladin, des musées aux profondeurs marines, *Plonger* est l'histoire d'un couple épris d'absolu dans une époque où il est de plus en plus difficile d'aimer et de se défier de ce qui n'est pas essentiel.

Après ce prix, le Goncourt et le Renaudot, pour lequel Ono-dit-Bio est aussi pressenti, seront proclamés le 4 novembre, le Prix Décembre le 5, le Femina le 6, le Médicis le 12 et l'Interallié le 19 novembre. ATS/AFP

HILLARY JORDAN

# Une peau et un cœur à vif

YVÉLLE GONIN

Dans une Amérique future, les prisonniers sont devenus si nombreux et coûteux qu'il a fallu qu'Etat et Eglise inventent un système radical, pratique et expéditif afin de se débarrasser des pénitents. C'est ainsi que la chromatisme a vu le jour. Il s'agit de stigmatiser la peau du condamné en fonction de sa faute, puis de le relâcher. Chaque crime a sa couleur. Les meurtriers sont teints en rouge, les délinquants mineurs en jaune, etc. Les citoyens modèles peuvent ainsi repérer les Chromes qui n'inspirent que méfiance, s'en protéger et par là même les exclure de la société. La jeune Hannah Payne découvre l'envers du décor le jour où elle est condamnée à être une Rouge pendant seize ans. Sa faute: avoir entretenu une liaison adultère avec un pasteur et en avoir supprimé le fruit. C'est pour protéger cet homme marié qu'elle a enfreint la loi et avorté.

Considérée comme aliénée et criminelle, Hannah découvre alors un monde implacable dans lequel elle va devoir survivre. Des tâches aussi banales que se promener dans les rues ou s'arrêter à une station-service mettent en jeu son existence même. Une seule solution: la fuite. Ne pouvant se fier qu'à elle-même, elle entreprend un périlleux voyage semé d'obstacles. Son statut de paria l'amènera à reconsidérer sa vie et ses valeurs. Ses priorités et ses perceptions seront bouleversées au point que le seul fait de respirer de l'air frais deviendra inestimable.

**Dans *Ecarlate***, Hillary Jordan se risque à traiter, sans en avoir l'air, de thèmes graves comme l'injustice sociale, la perversion de la foi, l'esclavagisme sexuel, la dégradation de la télé réalité et un féminisme forcé face à la dictature masculine. La base du roman repose sur un monu-

ment de la littérature anglaise: *La Lettre écarlate* (1850) de Nathaniel Hawthorne. L'écrivaine s'était en effet donné l'objectif de réactualiser cette œuvre en y calquant les défis du siècle présent.

**L'auteure de cette** copieuse aventure n'en est pas à son coup d'essai. Son premier roman, *Mississippi*, s'était vu décerner le Bellwether Prize. Nul doute que le lecteur se laissera également séduire par sa deuxième publication, emmené dans un dédale de frayeurs humaines et de courage sublimé. Plongé dans un univers dystopique parfois pesant, des gouffres s'ouvrent sous ses pieds, mais seulement pour mieux se refermer. *Ecarlate* se laisse dévoiler, parsemant controverse et passion. I

> **Hillary Jordan**, *Ecarlate*, Ed. 10/18, 432 pp.

